

## **André Guitat raconte son arrivée au camp de Neuengamme**

### **Nous sommes le 7 juin 1944.**

La première chose qui surprend à l'ouverture des portes, c'est l'air du dehors, il nous brûle la gorge mais la rapidité et la violence avec laquelle on nous fait descendre ne nous laisse pas le temps de réagir. Des cris et des coups encore mais cette fois, il y a une variante de taille: des chiens que leurs maîtres ont du mal à contenir aboient et tentent de nous mordre. Une sorte de haie est formée par les hommes et leurs bêtes, les uns aussi hargneux que les autres, et nous devons passer au milieu, dans un espace plus ou moins large. Quelques-uns se font mordre lorsqu'ils ont le malheur de tomber ou de passer trop près des crocs acérés, car nos jambes n'ayant pas bougé depuis de si longues heures, nous avons tous du mal à coordonner nos pas et les chutes ne sont pas rares. Pendant ce temps, nous voyons des hommes vêtus comme des bagnards monter dans les wagons et en descendre les cadavres et les malades mais aussi tout ce que nous y avons abandonné, vêtements, chaussures, valises. Le tout est chargé sur charrettes à bras poussées sur un chemin qui va vers des bâtiments de briques rouges. Notre procession nous rapproche aussi de ces bâtiments. Arrivés à destination, nous sommes poussés dans un escalier étroit qui débouche sur une cave. Là, ce ne sont plus des soldats qui nous dirigent mais des bagnards, comme ceux que nous avons vus sur le quai, ceux-ci portent des brassards jaunes avec un mot dessus: « KAPO ». J'en ignore bien sûr le sens. Dans la cohue, des mots en français me parviennent:

*« Tenez bon les gars, les Alliés ont débarqué en Normandie, hier ».*

Nous n'avons pas le temps de réagir, les kapos hurlent des ordres. Nous avons de l'eau jusqu'aux chevilles, la première trace d'eau depuis tout ce temps mais l'odeur qui en émane nous indique que nous devons être sur ou près de marais. La tentation est grande, mais nous ne pouvons toujours pas nous désaltérer !

Attente d'une heure et des ordres sont donnés par un SS qu'un interprète traduit: se

déshabiller, déposer tous nos objets personnels dans des paniers qui longent notre parcours. Il me reste peu de chose sur le dos, lorsque nous passons dans une autre cave où nous attend une rangée de tabourets, où on va nous retirer la seule chose qui nous reste, nos cheveux et même les poils de nos régions intimes. Comme les rasoirs ont des lames très émoussées, je récolte en plus du viol de mon intimité de gamin, de nombreuses coupures.

Ensuite, nous sommes dirigés vers une troisième cave qui paraît sèche celle-là. Sur un grand banc sont posés des vêtements de bagnard et une paire de claquettes à semelles de bois avec une bande de toile pour le dessus. À la sortie de la pièce, un kapo et deux SS distribuent des bandes de tissus blancs portant un numéro et un triangle rouge, la pointe dirigée vers le bas, mon numéro est le 34730.

L'interprète, par intermittence répète:

*« Vous devez coudre le bandeau sur le côté gauche de la veste, ceci est votre identité. »*

Nous nous retrouvons sur une grande place entourée de baraques en bois avec quelques fenêtres, ou plutôt des ouvertures qui ressemblent à des fenêtres, dans ces tenues et le crâne rasé. Personne ne reconnaît personne. Après une longue attente, un SS monte sur une table et fait son discours en hurlant avec de grands gestes résumés par l'interprète :

*« Vous êtes ici pour travailler, vous n'avez plus de nom, vous répondrez maintenant à un numéro. Mon chien a un nom, pas vous. Vous ne sortirez d'ici que par la cheminée du crématoire que vous voyez derrière vous. Vous êtes en quarantaine et serez répartis dans les blocks »* (bâtiments).